

Les cent premières années de Jeanne Maney née Pochelu

Je suis née à Lanton dans les Landes le 9 septembre 1889. Je suis la troisième d'une famille de 11 enfants.

Mon père était à la fois résinier et berger. Ma mère cultivait le seigle pour nous donner à manger, elle nous faisait le pain. On ne mangeait du pain blanc que le dimanche, mais il était meilleur que maintenant. Mon père tricotait nos chaussettes. Quand il tondait la laine des moutons, il la filait au fuseau à la main. Il tricotait d'une façon spéciale qui ressemblait au crochet. Tous les hommes tricotaient de cette manière.

Chez nous on dormait dans des lits de coin surmontés de rideaux froncés autour d'une couronne. Ils étaient garnis d'une paillasse de maïs qu'il fallait secouer tous les matins et d'une couette de plumes.

On s'éclairait au feu de cheminée ou à la chandelle de résine. Mon père étant « arrousiney » avait le droit à des blocs de résine cuite. On la faisait fondre : on y trempait des chiffons que l'on roulait ensuite pour obtenir des cierges. Bien sûr ces chandelles fumaient beaucoup, aussi il fallait les utiliser dans l'âtre en les piquant sur un chandelier.

On mangeait du pain de maïs cuit au four dans un récipient et du pain de seigle avec du jambon ou de la ventrèche (*moucet*) quand il y en avait. Sinon on mangeait du pain sec... bien heureux d'en avoir.

On tuait un agneau pour Carnaval. Mais Noël on ne connaissait pas. On était trop pauvre. Au 1er de l'An on faisait des miques (sortes de petits pains) pétries à la main et cuites à l'eau bouillante, puis grillées au feu de bois. J'ai connu Noël quand j'ai été domestique.

À 9 ans, on m'a placée dans une famille pour garder les vaches. J'étais haute comme le maïs. Cela faisait une bouche de moins à nourrir pour mes parents. Et moi j'étais mieux domestique que chez nous car j'étais considérée comme la fille de la maison. C'est là que j'ai eu ma première paire de souliers vernis et une robe pour aller à la messe.

Je n'allais guère à l'école, mais j'ai fait 4 ans de catéchisme et j'ai appris à lire en gardant les vaches. Écrire ce n'était pas possible. Plus tard j'ai été placée à Capbreton. C'est là que j'ai mangé du poisson pour la première fois.

À 19 ans, j'étais placée à Lanton, de *l'au côté d'eau* (sur la rive nord du bassin). Mon patron était le maire de la commune et avait une salle de bal, mais moi je n'ai pas dansé souvent. C'est cette année là que je me suis mariée ou plutôt « on m'a mariée » : Louis Maney avait 26 ans. Je ne le connaissais pas. Comme sa sœur devait se marier, il fallait qu'il se marie d'abord. Je me rappelle qu'on étendait du foin quand tout à coup mon patron me dit : « Je vais marier Jeanne ! » et trois mois après c'était fait.

Louis ne me plaisait qu'à demi. J'avais même dit non. Je sortais de ma broussaille et j'avais toujours été domestique. Je n'avais même pas un mouchoir de poche. Mon patron a payé tous les frais, ce qui arrangeait bien mes parents.

Le jour du mariage (en 1908) je portais un robe gris pâle, mais nom d'un chien ! Je me rappelle tout à coup que l'on me l'a volée ! Pourquoi pas de robe blanche ? Parce que je n'avais pas de robe « *de reno* » (lendemain de noce) et que ma robe de mariée devait servir ensuite tous les dimanches. Et même il a fallu la teindre en noir parce qu'elle était trop claire. D'ailleurs les femmes passaient presque toute leur vie en noir.

Quatre mois après on est venu à Gujan-Mestras au lieu-dit « la prairie » pour « faire les vaches ». Avec les sous du lait on a acheté un morceau de lande où on a fait une cabane en planches. C'est là que j'ai passé les quatre années de guerre toute seule avec ma fille de deux ans.

Après la « grande guerre » nous vivions tant bien que mal de l'exploitation de la ferme. À force de privations, nous avons pu mettre quelques sous de côté ce qui nous a permis de construire au fur et à mesure de nos économies la maison où vit actuellement ma fille. Nous mangions les produits de notre jardin et dans notre assiette il y avait plus souvent des pommes de terre que de la viande.

Lorsque la seconde guerre mondiale éclata, mon mari était trop âgé pour être réquisitionné. La vie s'est écoulée tout doucement, notre exploitation s'est agrandie petit à petit. En 1946 mon mari décédait à l'âge de 64 ans. J'en avais 57. Dès lors ma vie prenant un autre tournant. L'année suivante, je cédaï la propriété à ma fille unique et à mon gendre qui l'exploitent toujours. Moi je m'étais retirée à Meyran où je continuais à faire le jardin et des menus travaux pour vivre.

En 1981, alors âgée de 91 ans et après une vie bien remplie, je décidais de quitter Meyran pour aller me reposer à la maison de retraite Saint-Joseph à Arcachon.

Aujourd'hui 9 septembre 1989, nous sommes 5 générations pour souffler mes 100 bougies !

Propose recueillis par Mme Barbara Prouhet.

